

PAR ICI, rares sont ceux qui se souviennent d'avant le lotissement. Qu'y avait-il? Certains penchent pour un pré. Il y aurait même eu, supposent-ils, quelques moutons, quatre ou cinq, parfois moins... ou bien étaient-ce plutôt de belles vaches blanches avec leurs petits veaux, peut-être confondent-ils. À bien y réfléchir, du bétail mené paître au bord du canal, ils n'en sont plus très sûrs.

D'autres se rappellent plutôt d'un pâté de maisons, de vieilles bâtisses sans grâce, dont on n'aurait su dire au juste la couleur. La boulangère elle-même aurait des doutes sur cette question. Peut-être y avait-il une boucherie, suggère une cliente. Une boucherie, allons donc, se moque la buraliste, et pourquoi pas un garage? On ne sait plus, on a oublié. Cela n'a pas grande d'importance.

Certains s'étonnent encore aujourd'hui, un détail, de la si rapide construction du lotissement, comme les champignons. Il avait poussé en quelques mois, trois ou quatre, à peine. Le paysage changeait, de nouveaux habitants venaient rajeunir la population, et, comme l'avait fort bien exprimé à l'époque le maire-adjoint à l'urbanisme, contribuer à revivifier l'économie locale.

Parce qu'on les a trouvées jolies, on s'y est fait très vite aux trois rangées de quatre maisonnettes du lotissement, pas bien chères de surcroît, et pour cause: les quatre jardinets de la rangée la plus éloignée des commerces surplombent la berge de béton du canal, de l'autre côté duquel s'étend, sur quelques hectares, le terrain vague. Une trentaine de caravanes

y stationnent, peut-être bien plus. La police n'ose pas y pénétrer. Une zone de non-droit et, qui plus est, une menace pour l'ordre public.

L'épicier, un des premiers acquéreurs, habite la dernière maisonnette sur la droite avec l'épicière, sa femme, et le fils de cette dernière, né d'un premier mariage.

– Depuis quelque temps, il ne va pas bien du tout, s'inquiète la buraliste, une amie proche.

La veuve occupe la troisième maisonnette. Retraitée active et dévouée, elle consacre son temps libre à la copropriété. Elle est devenue, au fil des années, un des irremplaçables moteurs de la vie associative du quartier.

L'infirmier, un des derniers arrivants au lotissement, vit dans la seconde maisonnette : un héritage, semble-t-il, lui aurait permis d'accéder à la propriété, malgré son jeune âge.

– Il y en a pour qui ça tombe tout cuit dans le bec, aurait à ce propos pesté la boulangère.

La mémé, autrefois gérante de la mercerie aux temps florissants du commerce de proximité, demeure avec son auxiliaire de vie dans la première maisonnette sur la gauche. Bien vieille, cette mémé.

La construction du lotissement, quant à elle, remonte à une quinzaine d'années déjà, peut-être moins, on ne sait plus exactement. Certaines façades se lézardent, trop tard pour faire jouer la garantie décennale. Matins et soirs, les voitures garées devant le portillon de chaque maisonnette, faute de garage couvert et fermé, encombrent les allées parallèles. L'étroitesse de ces dernières, goudronnées en vue de la seule desserte des riverains, leur fait courir le risque quotidien de rayures, voire de chocs anonymes sur leurs carrosseries. La variété des boîtes aux lettres ainsi que l'emplacement des paraboles – fixées à la cheminée, solidement boulonnées à un mur, ou encore scellées

dans l'encoignure d'une fenêtre – permettent au visiteur occasionnel de se repérer.

Tout proche, l'orgueilleux clocher de Notre-Dame des Sept Douleurs provoque le ciel, surtout ces temps-ci, alors que s'éternisent les pluies de novembre. Les vieilles d'ici craignent tant la pénombre des brèves journées d'automne. Elles se terrent chez elles, fragiles, désœuvrées jusqu'au soir, entre le tic-tac de l'horloge et le babil hypnotique du téléviseur. Beaucoup se délabrent de lente solitude, jusqu'à en perdre le goût de vivre, et la mémoire, et la tête.

DANS SA CHAMBRE aux vieux rideaux toujours tirés, la mémé fait sa sieste, moulée dans son matelas anti-escarres. Elle dort dix-huit heures par jour, comme les chats.

Ses nuits semblent agitées. Le mois dernier, elle est souvent tombée de son lit. Le matin, l'auxiliaire de vie la retrouvait à même le parquet, entortillée dans sa couverture, à demi suffoquée, et couverte d'ecchymoses. Depuis, la mémé dort dans un lit médicalisé tout neuf, prêté par la Sécurité sociale, une cage aux barreaux chromés.

Cette fille énorme, la mémé ignore ce qu'elle peut bien trafiquer autour d'elle, tous les jours. Elle est là, c'est tout. La mémé ne sait plus où elle se trouve. Pourtant, quelque chose de familier semble parfois résonner en elle à la vue d'un de ses meubles, d'un bibelot, ou même d'une lumière particulière, comme celle du soleil au couchant lorsqu'il joue, vers la fin de l'été, sur l'écran du vieux poste de télé. Une impression très vague. Alors, l'espace d'une fraction de seconde, ses yeux paraissent s'éclairer d'une lointaine lueur, et peut-être se souvient-elle de ce qu'elle fut ? La mercière, une commerçante à l'ancienne, économe, parcimonieuse, ayant vécu des guerres, accumulant année après année, au prix de grandes privations, un confortable pécule. Un sou est un sou, comme en attestent les cahiers de comptes très détaillés, entassés dans l'armoire du salon.

Mais la mémé ne bouge presque plus. Elle s'amenuise. Jour après jour, elle s'éteint tout doucement.

Au début de sa maladie, elle parlait toute seule, sans arrêt,

du lever au coucher, et même la nuit, en dormant, elle continuait d'ânonner. L'intérieur de son corps si maigre, si raide, palpait très fort, tout concentré qu'il était sur les mots, de moins en moins compréhensibles, qui s'échappaient constamment de sa bouche. Des mots qu'elle empilait soigneusement, en vers, en strophes répétitives, toute la journée. Des mots qu'elle pouvait rabâcher des semaines entières, et malaxer sans cesse, jusqu'à l'étouffement, jusqu'à ce que sa gorge, et sa langue, et sa bouche, et sa tête, et tout son corps se déshydrate et sèche, se fissure et craquelle, pour enfin retomber en poussière.

– Simple logorrhée, avait jugé bon de préciser son médecin traitant, un grand amateur de golf d'après la boulangère.

Mais, au fil des mois, les mots s'espacèrent de silences, se raréfièrent, et, un matin, la mémé ne parlait plus.

Depuis, toute résistance à la démence sénile abolie, son corps tend à s'affaïsser, à glisser, à s'effondrer, sans retenue ni réflexe. Elle peut tomber comme une pierre. Il convient donc de l'attacher en permanence, le matin à une chaise de la cuisine et l'après-midi au fauteuil du salon.